LT
M714ve

Moissy, Alexandre Guillaume Vanier de

Le Vent du matin.

P
2007
M8V47

LF
11714

LE

VERTUEUX

MOURANT,

DRAME

EN TROIS ACTES,

ET EN PROSE.

A PARIS,

Chez BAILLY, Libraire, à l'entrée du Quai des Auguſtins, à l'Occaſion.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Permiſſion.

390402
22.3.41

PL
2617
.B14

AVERTISSEMENT.

ON trouve dans les *Nuits d'Young*, ce Livre brûlant d'un feu céleſte, que le Tableau touchant de l'Homme vertueux dans les bras de la mort n'a jamais été tenté ; *il mériteroit*, dit cet Auteur ſublime, *une main divine*, *& ce ſeroit aux Anges à prendre les crayons*. Il nous en donne enſuite la plus touchante & la plus vive eſquiſſe.

C'eſt d'après les grandes idées de cet Auteur divin que j'ai oſé imaginer le Drame du *Vertueux mourant*. Celui qui m'accuſera de témérité dans cette entrepriſe, ne ſera pas le premier ; j'ai commencé moi-même à me faire ce reproche : mais peut-être me trouvera-t-on excuſable, & me ſçaura-t-on quelque gré de cette hardieſſe, quand on verra que les fondemens de mon édifice ſont compoſés des plus beaux morceaux d'*Young* même, qui m'ont paru ſe prêter aux ſituations & au Dialogue.

On trouvera peut-être hors de vraiſemblance, que je faſſe parler auſſi long-temps le Perſonnage du *Vertueux mourant*, ſi près de ſa fin ; mais on me fera grace de cette critique, ſi l'on penſe que j'ai peint une ame toute enflammée du deſir de l'Eternité ; & que c'eſt une force divine qui ſoutient & ranime ce Mourant, en lui inſpirant les ſublimes idées d'une exiſtence toute ſpirituelle, ſi inconnue aux autres hommes.

ACTEURS.

M. FÉLIX, homme de ſoixante-dix ans, retiré dans ſa terre, après avoir fait le commerce.

Madame FÉLIX, ſa femme, âgée de ſoixante ans.

Le jeune FÉLIX, leur fils, âgé de vingt-deux ans.

M. THIÉBAUT, ancien Commerçant, infirme & pauvre.

LISE, fille de M. Thiébaut.

LE CURÉ de la Paroiſſe du Village.

Le plus âgé de vingt Vieillards pauvres, anciens Laboureurs du Village.

ANSELME, ancien domeſtique de M. Félix.

La Scène eſt dans la maiſon des champs de M. Félix, à quatre lieues de Paris, & l'action commence à midi.

Le Théâtre eſt ſéparé par une cloiſon, qui prend dans le milieu, depuis le fond juſqu'à l'avant-ſcène, & le partage en deux parties égales, qui repréſentent deux chambres : dans l'une, à gauche du Spectateur, on voit un lit à rideaux, & tout l'ameublement d'une chambre à coucher ; l'autre, à la droite, repréſente un petit ſallon ; & pour la communication de l'une à l'autre, il y a une porte au milieu de la cloiſon de ſéparation.

LE VERTUEUX
MOURANT.

ACTE PREMIER.

La Scène eſt dans la Chambre à coucher.

SCENE PREMIERE.

M. FÉLIX, *dans ſon lit, les rideaux fermés*, Madame FÉLIX, M. LE CURÉ, ANSELME, *dans le Sallon, qui l'arrange.*

M. LE CURÉ, *à voix baſſe.*

EH bien, Madame, nous reſte-t-il encore quelque eſpérance?

Madame FÉLIX, *auſſi à voix baſſe.*

Ah! Monſieur, il eſt dans le plus dangereux affaiſſement; je crains bien que ce jour ne ſoit le dernier de ſa vie.

M. LE CURÉ.

Pourquoi? Il ne faut pas déſeſpérer, vous ſçavez qu'il a beaucoup fatigué ce matin; les ſecours ſpirituels qu'il a reçus ont porté un doux repos dans ſon ame, mais la

machine en a été affectée, & il eſt naturel qu'il en réſulte une ſorte d'épuiſement dont on revient d'autant plus foible que l'eſprit eſt plus tranquille.

Madame FELIX.

Dieu le veuille ; car, Monſieur, vous me trouvez dans le plus grand ſurcroît de chagrin, par une lettre que je viens de recevoir de mon frere, qui eſt à Paris. Elle regarde mon fils. Je ne ſçais ſi je dois la communiquer à mon mari dans la cruelle ſituation où il eſt, ou bien ſi je dois la lui cacher. Il faut, Monſieur, que vous m'éclairiez ſur cela de vos lumières.

M. LE CURÉ.

Madame, votre confiance me touche, m'intéreſſe : je vous parlerai en honnête homme, & en homme vrai.

Madame FELIX.

Je le ſçais. (*Elle appelle Anſelme, qui paſſe dans la chambre à coucher.*) Anſelme, tenez-vous ici ; je vais de l'autre côté parler à M. le Curé ; ſi mon mari ſort de ſon aſſoupiſſement, vous m'avertirez.

ANSELME.

Oui, Madame.

(*Anſelme reſte auprès du lit, Madame Félix & M. le Curé dans le ſallon.*)

SCENE II.

Madame FELIX, M. LE CURÉ, *tous deux aſſis.*

Madame FELIX.

TEnez, Monſieur, liſez cette lettre de mon frere; elle vous mettra au fait de ce qui cauſe mon embarras.

M. LE CURÉ *prend la lettre, & lit haut.*

De Paris.

» Dans la douleur où la fin trop prochaine de votre » mari vous plonge, ma chere ſœur, je devrois peut-être » vous cacher un nouveau chagrin que vous prépare » votre fils : je ſuis informé par un de mes amis, à n'en » pouvoir douter, qu'il eſt ici éperdument amoureux

» d'une fille ſans fortune, & qu'il n'attend peut-être que » la mort de ſon pere pour l'épouſer; tâchez, à ſon re- » tour, de lui tirer ſon ſecret, & de le ramener, ſur cet » objet, au reſpect qu'il vous doit, & à cette confiance » filiale dont la perte eſt ſi à craindre pour lui & pour » vous. Je vous embraſſe. «

(*M. le Curé tenant toujours la lettre.*)

Madame, cette lettre eſt inquiétante, mais il y a du remède. Votre fils a l'ame honnête, il vous reſpecte; & ſi c'eſt un égarement, vous en voilà inſtruite encore à temps, on peut le ramener à la raiſon.

Madame FELIX.

J'eſpère tout de l'honnêteté de mon fils, mais l'amour eſt une ſi dangereuſe paſſion.... qui abſorbe tant d'autres ſentimens; d'ailleurs, quel parti prendre dans l'état où eſt ſon pere? Lui communiquerai-je cet évènement? C'eſt peut-être, ſur le bord de ſon tombeau, lui enfoncer le poignard dans le ſein.... Moi-même.... Ah! Ciel....

M. LE CURÉ.

Votre mari exiſte, Madame; il a encore toute ſa tête, comme vous l'avez vu ce matin; vous devez, je crois, lui conſerver tous ſes droits ſur ſon fils, ſon autorité paternelle ne doit finir qu'avec ſa vie, & je penſe que, dans cette affaire-ci, vous ne devez rien prendre ſur vous.

Madame FELIX.

Vous me conſeillez donc de lui communiquer cette lettre?

M. LE CURÉ.

Oui, Madame: une fois inſtruit, il parlera à ſon fils. Un pere, dans ſa ſituation, rend ſes remontrances bien touchantes, bien perſuaſives; les vôtres pourroient manquer leur effet. Quels reproches n'auriez-vous pas à vous faire toute votre vie, ſi vous vous mettiez dans la poſition d'imaginer que, faute d'avoir inſtruit votre mari, auſſi-tôt que vous l'avez pu, de l'erreur de ſon fils, ce fils ait rendu cette erreur complette par un mariage déraiſonnable!

Madame FELIX.

Je ſens vos raiſons; mais auſſi, en déclarant à M. Félix le malheureux attachement de ſon fils, je vais mettre le

fils dans le cas de désobéir formellement à son père, & par là lui faire avancer ses jours. Mon fils, d'ailleurs, me pardonnera-t-il de le dénoncer ainsi à la justice paternelle? & dans quel moment! Il me détestera peut-être le reste de sa vie; l'amour qui se croit outragé est si vindicatif! Ah! Monsieur, quelle situation pour une mere tendre & pour une femme si attachée à son mari!

M. LE CURÉ.

Vos craintes sont raisonnables; elles m'inspirent un moyen de vous en épargner une partie, celle même qui auroit l'effet le plus durable, c'est la perte de la tendresse de votre fils. Laissez-moi apprendre cette nouvelle à M. Félix, comme si j'en étois seul informé; par là, vous n'entrerez pour rien dans les reproches qu'il pourra faire à son fils, & votre tendresse maternelle se joindra à son autorité, sans se compromettre.

Madame FELIX.

Votre idée est excellente, Monsieur, & j'en espere beaucoup; au moins je me sauverai de l'horreur de perdre l'amitié de mon fils.

SCENE III.

Dans la Chambre à coucher.

M. FELIX, ANSELME.

M. FELIX *ouvre ses rideaux.*

AH! c'est toi, Anselme: où est ma femme? M. le Curé avoit dit qu'il reviendroit.

ANSELME.

Aussi est-il de l'autre côté, Monsieur, avec Madame; il attend le moment de vous voir.

M. FELIX.

Dis-leur qu'ils viennent.

SCENE IV.

Madame FELIX *passe dans la Chambre à coucher avec* M. LE CURÉ, M. FELIX, ANSELME.

Madame FELIX.

EH bien, mon ami, vous sortez d'un assoupissement qui m'inquiétoit cruellement.

M. FELIX.

Ma chere amie, je me sens un peu mieux.... Ah ! M. le Curé, je suis bien aise de vous voir : j'ai quelque chose à vous dire ; ma femme voudra bien nous laisser un moment.

Madame FELIX.

Oui, mon ami. Anselme, passez avec moi dans le sallon.

M. LE CURÉ, *à Madame Félix.*

Voilà un moment favorable à notre projet, je vais faire pour le mieux.

SCENE V.

M. FÉLIX, M. LE CURÉ *dans la Chambre à coucher;* Madame FÉLIX, ANSELME *dans le sallon.*

(*L'une se met à travailler à un métier de tapisserie, & Anselme range une table, où il y a tout ce qui peut être nécessaire à un malade.*)

M. LE CURÉ, *assis près du lit.*

IL me paroît, Monsieur, que vos forces ne sont point anéanties, & qu'il y a tout lieu d'espérer...

M. FELIX.

Monsieur, je cherche à tranquilliser ma femme, en lui persuadant que je suis mieux ; mais ne vous y trom-

pez pas plus que moi, toutes mes forces ne ſont plus que dans mon ame, je les puiſe dans ſon immortalité, dont je ſens déja les approches avec une joie intérieure; il ſemble dans ce moment, malgré la deſtruction de toute mon exiſtence corporelle, que Dieu me communique les rayons de ſa Divinité même.

M. LE CURÉ.

C'eſt un état que Dieu accorde à vos vertus, pour vous faire mieux ſupporter les horreurs de la mort. Si...

M. FELIX.

Les horreurs de la mort? Pardonnez, mon cher Paſteur, mais pourquoi frémir à la penſée de la mort? N'eſt-elle pas l'unique port des tourmens de cette vie, le ſouverain eſpoir de notre nature, le ſeul appui de notre liberté, le commun & prompt remède à tous nos maux? Enfin cette mort tant redoutée, & ſi mal à propos, n'eſt-ce pas une dette que nous contractons en naiſſant, & qu'il faut acquitter quelques inſtans plutôt ou plus tard?

M. LE CURÉ.

Vous m'étonnez, Monſieur; vous me raviſſez!... Je venez pour vous conſoler, & je reçois de vous des inſtructions ſublimes; & cela dans un moment où tout homme, à la penſée de la mort, ſent ſon ame troublée, effrayée...

M. FELIX.

Cette penſée n'effraye pas la mienne: j'ai réfléchi. Quelle grace Dieu ne m'a-t-il pas faite, puiſque c'eſt mon corps ſeul qui ſe rend le premier à la vieilleſſe, & que je n'ai jamais ſi bien ſenti l'exiſtence de mon ame! Empriſonnée dans le corps, cette ame vit ici dans un tombeau; eſclave, tourmentée dans les ténèbres, à peine peut-elle ſaiſir quelques lueurs de vérité, au travers des organes épais des ſens. Je n'en peux plus douter, mon cher Paſteur, la mort n'enſevelit que le corps, elle élargit l'ame de ſa priſon, diſſipe devant elle tous les nuages, lui rend le jour & des aîles pour voler à l'immortalité.

M. LE CURÉ.

Je n'ai rien à ajouter à de ſi grandes idées, & j'ap-

prends de vous comme il faut mourir. Laiſſez agir cet aſcendant ſalutaire que Dieu vous donne ſur la mort même ; c'eſt une faveur marquée qu'il fait à peu de perſonnes ; c'eſt le premier prix de vos bonnes actions, qui vous en annonce bientôt un plus grand.

M. FELIX.

Il ne me reſte qu'à donner la derniere main au peu de bien que j'ai tâché de faire aux hommes. M. le Curé, je connois votre probité, & les ſoins particuliers que vous prenez des pauvres de votre Paroiſſe.

M. LE CURÉ.

Je ne fais en cela que mon devoir, mais je le fais avec plaiſir.

M. FELIX.

Je vous ai nommé par mon teſtament l'Adminiſtrateur des penſions que j'ai établies pour vingt pauvres Laboureurs du canton, que la vieilleſſe a mis hors d'état de travailler. Je prie auſſi vos ſucceſſeurs de vouloir bien ſe charger de cette nomination, avec l'équité attachée à leur ſaint Miniſtère.

M. LE CURÉ.

Que l'humanité vous a d'obligation ! Par cet établiſſement, vous ſoutenez la vie de vingt pauvres peres de famille qui ont uſé leurs forces au ſervice de la ſociété ; établiſſement bien plus reſpectable que ceux où l'on prive cette même ſociété de jeunes perſonnes, dont les travaux auroient pu lui être utiles.

M. FELIX.

Cet établiſſement peut être bien vu dans ſon objet ; mais je n'ai pas grand mérite à l'avoir fondé : quand vous ſçaurez comme les fonds m'en ſont venus, vous verrez que c'eſt un bienfait de la Providence, & que je n'ai été moi-même que l'adminiſtrateur du bien des pauvres. Me voilà arrivé au moment de la récolte de mes bonnes actions, que n'ai-je ſemé à main plus remplie dans le champ du pauvre ! ma récolte ſeroit plus abondante... Apprenez, mon cher Paſteur, qu'il y a environ douze ans que, par-deſſus mes aumônes ordinaires, je mis cent louis à la Loterie pour les pauvres de cette Paroiſſe ; ils gagnerent vingt mille francs, je les

plaçai dans mon commerce : depuis ce moment, tout m'a prospéré au-delà de mes espérances. Je tins un compte exact de l'accroissement de cette somme. En peu d'années ces vingt mille francs quadruplerent ; je crus ne pouvoir mieux employer ces quatre-vingt mille livres, qu'en fondant sur le revenu de quatre mille livres de rente, sur la Ville de Paris, vingt pensions de deux cens livres chacune, pour vingt Laboureurs nécessiteux, & hors d'état de travailler. Ce sont ces bonnes gens-là qui nous nourrissent tant qu'ils ont des forces ; n'est-il pas juste de penser à eux quand ces forces leur manquent, jusqu'à ne pouvoir plus se nourrir eux-mêmes ?

M. LE CURÉ.

Ah ! Monsieur, s'il faut qu'ils vous perdent, quels regrets ne vont-ils pas avoir ! Ils vous regardent, ils vous aiment tous comme leur pere.

M. FÉLIX.

S'ils m'aiment, qu'ils me félicitent du bonheur qui m'attend, & du plaisir que j'ai de leur laisser quelques moyens de me rappeller à leur mémoire.

M. LE CURÉ.

Soyez sûr que j'exécuterai vos intentions avec toute la justice & toute l'exactitude qu'une ame comme la vôtre inspire.

M. FELIX.

J'ai coutume, comme vous savez, d'assembler les bons vieillards, tous les ans, au même jour, à un festin que je leur donne, & où j'assiste avec ma famille ; c'est aujourd'hui le jour de cet anniversaire, & j'ai prié ma femme que ma situation ne changeât rien à cet usage. A ce soir, M. le Curé, vous présiderez à cette fête, j'y assisterai des yeux de l'ame, le Ciel me laissera peut-être assez de momens pour jouir encore par la pensée de ce tableau touchant.

M. LE CURÉ.

Pour couronner vos bonnes intentions, que n'ai-je à vous faire part de choses aussi satisfaisantes ? mais je suis obligé, malgré moi, de porter le trouble dans votre ame, en vous apprenant un évènement qui va, sans doute,

vous chagriner ; mais dont vous ſeul pouvez arrêter le danger.

M. FELIX.

Me chagriner ! Ah ! mon ami, ſoyez sûr que les chagrins que Dieu voudra bien m'envoyer au moment où je ſuis, je les recevrai comme autant de bienfaits. De quoi s'agit-il ? Parlez.

M. LE CURÉ.

Je viens d'apprendre, à n'en pouvoir douter, que votre fils eſt au moment de contracter un mariage, à Paris, avec une fille d'une naiſſance obſcure & ſans fortune ; peut-être n'attend-il, pour compléter ſon égarement, que l'inſtant où il n'aura plus rien à craindre de votre autorité paternelle.

M. FELIX.

Quoi ! mon fils... lui, dont l'ame honnête & ſenſible ne s'eſt jamais écartée un inſtant du reſpect qu'il me doit... Quoi ! il auroit un ſentiment étranger qui étoufferoit tous ceux de la nature ?... Et dans quel moment ! à l'inſtant où j'expire... Quoi ! ce ſentiment le pourroit ſéduire juſqu'à lui faire deſirer ma mort ?... Non, mon Dieu, tu ne pouvois pas porter à la fermeté de mon ame un coup plus ſenſible, & je t'en rends graces, en te demandant la force de le ſupporter !

M. LE CURÉ.

Vous avez tant de droits ſur le cœur de votre fils, que je ne doute pas qu'une ſeule de vos exhortations ne le ramène à la raiſon, & à tout ce qu'il doit à l'autorité & à la tendreſſe paternelle ; mais le mal eſt preſſant.

M. FELIX.

En avez-vous fait part à ſa mere ?

M. LE CURÉ.

Oui, nous nous en entretenions quand vous nous avez demandés.

M. FELIX.

Qu'elle vienne, nous nous conſulterons enſemble.

M. LE CURÉ *ſe leve.*

Je vais le lui dire en paſſant, & vous laiſſer avec elle.

M. FELIX.

Vous vous en allez ?

M. LE CURÉ.

Malgré moi ; je vais voir quelqu'un à-peu-près dans votre état, mais qui auroit bien besoin de votre fermeté & de votre résignation.

M. FELIX.

Que je le plains, si sa conscience se souleve contre lui, & s'il voit comme un instant malheureux celui où son ame va commencer à vivre !

(*Le Curé sort, & passe dans le sallon.*)

SCENE VI.

Dans le sallon.

Madame FELIX, M. LE CURÉ, ANSELME.

M. LE CURÉ, *à Madame Félix.*

MAdame, M. Félix vous demande. Voilà votre Lettre ; je l'ai mis au fait de ce qu'elle contient. Vous êtes censée ne l'avoir appris que de moi, vous allez en raisonner ensemble.

Madame FELIX.

Mille remercimens, Monsieur ; je vous laisse aller.

(*M. le Curé sort.*)

SCENE VII.

Madame FELIX, *avant de passer dans la chambre à coucher.*

REste ici, Anselme.

(*Elle passe dans la chambre à coucher, & s'assied à côté du lit de son mari.*)

SCENE VIII.

Madame FELIX, M. FELIX.

M. FELIX.

MOn fils n'eſt point encore revenu de Paris?

Madame FELIX.

Pas encore, mon cher ami : je l'attends; il m'a promis qu'il ſeroit ici pour dîner.

M. FELIX.

Eh bien, Madame, M. le Curé vous a inſtruit de ce que nous avons à craindre de ſa conduite.

Madame FELIX.

Vous m'en voyez pénétrée... Dans l'état où vous êtes; vous donner un pareil chagrin!...

M. FELIX.

Dans l'état où je ſuis, ma chere amie, rien ne peut plus me cauſer de chagrin. Mon ame toute entiere dans le ſein de mon Dieu, ne voit déja plus que de loin les évènemens qui ſe paſſent ſur la terre; & pour celui-ci, je m'en repoſe ſur l'honnêteté de mon fils. Il faut l'entendre avant de le juger. S'il a fait quelque faute, au moins je ſuis certain qu'il craint de me chagriner, puiſqu'il me la cache; à ſon retour, je veux lui parler avec douceur, & s'il a tort, ne le punir qu'en lui faiſant ſentir à lui-même tout le chagrin qu'il auroit pu me cauſer, ſi j'étois moins ſoumis aux volontés de Dieu.

Madame FELIX.

Mais, croyez-vous que le parti de la douceur, que vous allez prendre, ſuffiſe pour le faire renoncer à un attachement ſi vif & ſi déraiſonnable?

M. FELIX.

Eh! puis-je employer la ſévérité auprès de mon fils, au moment où j'implore moi-même la clémence du Pere de tous les hommes? Encore une fois, il faut l'entendre. S'il a quelques bonnes raiſons à nous alléguer, j'aurai bien fait de lui parler doucement; & s'il a des torts,

il les ſentira bien mieux en ne trouvant en moi que les ſentimens d'une tendreſſe paternelle.

Madame FELIX.

Ah ! le voici.

SCENE IX.

M. FELIX, Madame FELIX, LEUR FILS.

M. FELIX.

EH bien, mon fils, vous me retrouvez encore; mais peut-être pour peu de tems.

LE FILS.

Ah ! mon pere, veuille le Ciel vous rendre à mes vœux ! Je n'en ferai jamais de plus ardens, ni de plus ſincères.

M. FELIX.

Je le crois... Avez-vous tout fini avec mon correſpondant?

LE FILS.

Oui, mon pere, voilà enfin la quittance générale que vous lui demandiez.

M. FELIX.

Mettez-la dans mon ſecrétaire.

(*Le fils ſerre un papier dans le ſecrétaire.*)

Approchez-vous, mon fils, & venez apprendre par quelques avis utiles à bien vivre, & par mon exemple, à quitter cette vie paſſagère quand votre heure ſera venue, comme il convient à un être immortel. Sur-tout point de larmes : ſongez qu'en m'en montrant, ſi j'avois l'ame foible, vous me feriez douter du bonheur qui m'attend; & vous décompoſeriez le plaiſir que je ſens à être bientôt débarraſſé du fardeau de la vie, dont la vieilleſſe me fait ſentir tout le poids.

LE FILS.

Ah ! mon pere, que toute votre fermeté paſſe donc dans mon ame, ſi vous voulez que j'aye à craindre de vous perdre ſans me livrer à toute ma douleur.

M. FELIX.

M. FELIX.

Si vous étiez occupé des Cieux comme moi, vos larmes seroient bientôt taries, & vous partageriez ma joie; la raison alors deviendroit chez vous plus forte que la nature : mais si dans votre cœur la nature paroît dominer la raison, au moins que cette nature ne soit point fausse, qu'elle parte de la vérité de votre ame, & ne me donnez pas, au lieu d'un vrai naturel attendri, un protocole de douleur établi parmi les hommes dans certains momens.

LE FILS.

Pourriez-vous me soupçonner de penser si mal ? Ah! je sens tout ce que je crains de perdre en vous, c'est le meilleur des peres, & le plus tendre des amis.

M. FELIX.

Oui, mon fils, vous faites mon portrait par ces deux qualités; vous pouvez les regretter en moi; mais ce n'est pas assez de le dire, il faut que vos actions prouvent que vous le pensez. N'avez-vous rien fait qui puisse me donner lieu de douter que vous me regardez effectivement comme le meilleur des peres, & le plus tendre des amis ?

LE FILS.

Moi, mon pere !...

M. FELIX.

Oui, vous. Songez que vous vous reprocheriez toute votre vie de m'avoir menti au moment même où le Dieu de vérité va me recevoir dans son sein, au moment où il vous parle lui-même par ma voix; écoutez-la, & suivez ce qu'elle inspire à votre ame; sans quoi, quand je n'y serai plus, craignez qu'un remords éternel...

LE FILS.

Ah ! mon pere... Il est vrai; je me jette à vos pieds & à ceux de ma mere, je suis coupable envers vous deux; j'ai manqué, je l'avoue, à cette confiance que je vous dois, à cette douce soumission, qui faisoit mon bonheur & le repos de ma vie. On vous a instruit, je le vois, de mon erreur; mais elle n'est pas impardonnable, & l'objet qui l'a causée me justifieroit dans votre esprit, si vous le connoissiez.

M. FELIX.

Vous juſtifieroit-il de m'en avoir fait un ſecret, & à votre mere? Vous juſtifieroit-il d'avoir peut-être, par l'aveuglement de vos ſens, aſſez avili votre ame pour lui faire eſpérer, dans l'avenir, une ſatisfaction à laquelle ma mort eſt devenue néceſſaire?... Ah! mon fils... croyez-moi, chargez-vous vous-même de votre juſtification, ſi vous en avez des moyens; ou, ſi le repentir ſeul eſt votre unique reſſource, ne rougiſſez point de l'employer: votre pardon eſt déja prononcé dans mon ame.

LE FILS.

Eh bien, mon pere, il eſt vrai, je ſuis criminel envers vous, & c'eſt en cette qualité que je le demande ce pardon, que votre tendreſſe m'offre d'avance. Je ne ſçais ce qu'on vous a dit, je n'ai plus beſoin de le ſçavoir; oubliez vous-même, par bonté pour moi, qu'un autre vous a inſtruit de ce que je devois le premier vous apprendre.

M. FELIX.

Soit, je l'oublie, & je vous écoute.

LE FILS.

Il y a environ deux mois que, pour régler quelques anciens articles de vos comptes, votre Correſpondant me dit qu'il falloit aller prendre des notes ſur les Regiſtres d'un ancien Commerçant, avec qui jadis vous aviez fait quelques affaires; je vous l'ai dit dans le tems, j'allai chez cet homme, que je trouvai accablé d'années & de malheurs.

M. FELIX.

Oui, je me rappelle même que vous m'avez dit ſon nom alors, & que je fus ſurpris de ne le pas connoître.

LE FILS.

Je vous dis effectivement qu'il ſe faiſoit nommer *Cauber*, qu'il étoit dans l'indigence; mais je ne vous ai pas dit que je trouvai chez lui une jeune perſonne, ſa fille, livrée toute entière aux ſoins que les infirmités de ſon pere exigeoient. Jamais tout ce qu'a d'intéreſſant la vertu ne s'eſt joint avec plus de moyens à tout ce que la beauté a de pouvoir: dès le premier inſtant de cette

vue, mon cœur fut pénétré du plus puiſſant amour & du plus tendre reſpect. Je me ſervis du prétexte d'avoir beſoin de travailler ſur les anciens Regiſtres du Vieillard, pour me procurer le plaiſir de voir plus ſouvent cette charmante perſonne; mes regards, mes diſcours eurent, malgré moi, le caractère de la paſſion, mais la plus reſpectueuſe. Liſe s'en apperçut, malgré ſon ingénuité, que je pris d'abord pour un ſentiment qui m'étoit favorable; ſa vertu fut alarmée de ma tendreſſe; bientôt elle me dénonça elle-même à ſon pere comme quelqu'un qui cherchoit à la ſéduire, & dont elle ne ſentoit déja les viſites que trop dangereuſes pour elle. Le pere, le plus honnêtement qu'il lui fut poſſible, me défendit ſa maiſon.

M. FELIX.

Vous le méritiez. Auriez-vous été aſſez injuſte pour en vouloir à cet honnête Vieillard, & continuer de l'inquiéter?

LE FILS.

Hélas! non: mais je reçus cet ordre, tout juſte qu'il étoit, comme un coup de foudre; je crus ne pouvoir mieux juſtifier ma conduite, & la pureté de mes intentions, qu'en écrivant au pere de ma chere Liſe, que je n'avois jamais eu d'autre idée que de l'obtenir de lui-même par des nœuds légitimes. Il me fit réponſe, en me renvoyant ma Lettre, qu'il ſçavoit que j'appartenois à un pere & à une mere riches; que je n'étois ni en âge ni en puiſſance de diſpoſer de ma main; qu'ainſi j'euſſe à oublier totalement ſa fille & lui, & à ne point reparoître dans ſa maiſon. J'ai ſouſcrit au dernier article de cet ordre reſpectable, je n'ai fait aucune nouvelle tentative pour revoir l'objet de mon attachement; malgré cela, l'eſpérance d'obtenir un jour ma chère Liſe eſt reſtée dans mon cœur, elle y eſt encore, mon pere, malgré moi-même, gravée avec des traits de flamme; par-tout je ne vois que Liſe, je ne vis que pour elle; je le ſens, j'en mourrai, s'il faut que je renonce à y penſer.

M. FELIX.

Vous vous ſeriez peut-être épargné bien des chagrins;

mon fils, si, dès le premier moment de cette dangereuse entrevue, vous m'aviez mis dans votre confidence. J'aurois pu me transporter alors à Paris, me faire instruire de ce qu'est ce M. Cauber; son infortune n'auroit point été un obstacle à votre bonheur dans mon esprit, & si la vertu est la seule dot de sa fille, elle auroit pu nous suffire à tous trois. Enfin, je vous aurois épargné de jouer le rôle de séducteur auprès de cette jeune personne, & auprès de nous celui d'un fils abandonné à ses passions, qui s'affranchit, malgré les loix & la nature, de l'amour filial & de l'autorité paternelle, en décidant son mariage sans nous consulter.

LE FILS.

Ne me montrez pas toutes mes fautes; je les sens, mon pere, plus vivement que vous ne pouvez vous l'imaginer, & le chagrin que me cause un amour désespéré, n'est rien auprès de celui d'avoir manqué à tout ce qu'un fils aussi tendre & aussi respectueux que je le suis, doit à un si bon pere... & dans quelle situation!... Ah! Dieu...

M. FELIX.

Tranquillisez-vous... Tout est pardonné dès que vous vous faites justice vous-même.

Madame FELIX.

Sur-tout, oubliez cette jeune Lise que le Ciel n'a pas faite pour vous; promettez-nous le, mon fils.

LE FILS.

Que je l'oublie? ah! ma mere, je ne ferai rien pour la revoir, je l'éviterois même si l'occasion s'en présentoit; mais je ne l'oublierai jamais, je vous tromperois, malgré moi-même, si je vous le promettois.

M. FELIX.

Vous le croyez; espérez plus du tems & de votre raison. Votre mere vous attendoit pour dîner, descendez tous deux, je vous prie, & si vous avez quelqu'amitié pour moi, ne vous chagrinez pas plus de ma situation que moi-même; allez. Pendant ce tems, mon ame va quitter la terre, & jouir d'avance des biens célestes que j'attends de mon Dieu.

(*Il ferme ses rideaux. Madame Félix & son fils sortent,*

en faiſant ſigne à Anſelme de reſter ſans faire de bruit. Il prend un Livre, s'aſſied, & lit tout bas.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Dans la Chambre à coucher.

SCENE PREMIERE.

M. FELIX, *toujours ſes rideaux fermés*, ANSELME, MADAME FELIX, SON FILS, *revenant tous deux d'en bas.*

Madame FELIX.

EH bien, Anſelme?

ANSELME, *à voix baſſe.*

Monſieur n'a rien demandé; ſes rideaux toujours fermés, il eſt ſans doute dans le même état où vous l'avez laiſſé.

M. FELIX, *ouvre ſes rideaux.*

Plus content encore, puiſque j'approche plus de mon dernier moment: je le ſens, je touche à l'inſtant de mon triomphe; mais plus j'en approche, & plus mon ame ſe livre à une certaine joie qu'inſpire la vertu. Croyez-moi, mes enfans, la mort n'eſt terrible que pour le crime, c'eſt de lui qu'elle emprunte ſon maſque effrayant. Graces à mon Dieu, j'ai fait ma paix avec le trépas, j'ai détaché mon cœur de ces biens ſi peu faits pour affecter un être immortel; & avant que la cloche funèbre m'envoie enrichir la terre de ce qu'elle m'a prêté, la mort trouvera tous les liens qui ont pu m'attacher

au monde, briſés par mes mains : ſon glaive n'a plus que le fil de mes jours à couper.

Madame FELIX.

Mon cher ami, cette réſignation m'annonce qu'il vous reſte encore des forces qu'il faut aider par des ſecours. Anſelme, allez chercher un bouillon.

(*Anſelme ſort.*)

M. FELIX.

Vous ſçavez qu'il ne paſſe plus, un peu de gelée me ſuffira ; mais actuellement je n'ai beſoin de rien, je ſens que mon être ſe diſſoud, & s'écoule ſous le poids de la vieilleſſe & de la maladie, je ne fais plus qu'épuiſer la lie de mes jours.

Madame FELIX, *à ſon fils.*

Félix, allez, je vous prie, ſçavoir pourquoi le Médecin n'eſt pas venu ce matin, comme il l'avoit promis.

(*Le fils ſort.*)

SCENE II.

M. FELIX, Madame FELIX.

M. FELIX.

AH ! ma chère amie, tout ſon art eſt maintenant inutile. Le ſeul Médecin qui puiſſe me ſecourir, c'eſt le trépas où Dieu m'appelle. Oui, c'eſt ta voix que j'entends, ô mon Dieu ! tu ne m'as donné l'exiſtence que pour me rendre heureux : tu m'appelles à une terre inconnue, je t'obéis avec joie, je me livre à toi, je ſçais en qui je me confie ; c'eſt en toi, c'eſt par toi & pour toi ſeul que je vais vivre.

SCENE III.

Madame FELIX, M. FELIX, ANSELME.

ANSELME.

MAdame, il y a là un honnête vieillard avec une jeune perſonne, qui viennent de deſcendre du carroſſe de voiture, & qui deſirent ardemment de parler à Monſieur, ſi cela eſt poſſible, ou au moins à vous.

Madame FELIX.

Eh bien, que veut-il ce vieillard? il ne vous l'a pas dit?

ANSELME.

Non, Madame, il ne veut s'expliquer qu'avec vous.

Madame FELIX.

Il prend mal ſon tems; dites-lui que cela ne ſe peut pas, & que dans l'état où eſt M. Félix, il ne peut voir perſonne.

M. FELIX.

Pourquoi? c'eſt peut-être quelque malheureux qui a beſoin de ſecours; peut-il mieux prendre ſon tems pour m'intéreſſer à lui, que le moment où j'attends de Dieu la récompenſe du peu de bien que j'ai pu faire? Que les hommes ſeroient humains, s'ils l'étoient autant dans le cours de leur vie qu'ils le deviennent au moment de la mort! Ce vieillard vient peut-être me procurer le moyen de faire une bonne action de plus avant de mourir.

Madame FELIX.

Mais, mon cher ami, dans l'accablement affeux où vous êtes...

M. FELIX.

Mon ame n'eſt point accablée, l'idée de ſecourir un malheureux la ranime... Mais pour vous tranquilliſer ſur la foibleſſe de mon corps, je refermerai mon rideau; ſçachez ce que cet homme veut, & parlez aſſez haut

pour que je puiſſe entendre votre converſation.

Madame FELIX.

Puiſque vous le voulez.... Anſelme, faites entrer cet homme.

(*Anſelme ſort.*)

SCENE IV.

Madame FELIX, M. FELIX.

Madame FELIX.

APrès la fatigue que vous avez eu toute la matinée, je crains que cette viſite ne ſoit pour vous un nouveau fardeau.

M. FELIX.

Appellez-vous fatigue ces ſaints devoirs de Chrétien mourant, que j'ai remplis? Si vous ſçaviez quelle douce ſécurité règne dans mon ame depuis ces heureux momens, vous en jugeriez bien autrement; mais enfin recevez cet homme avec bonté : pour vous ſatisfaire, je ne lui parlerai qu'autant que cela me paroîtra néceſſaire.

Madame FELIX.

Je vous en prie. Le voici.

(*Madame Félix ferme les rideaux du lit.*)

SCENE V.

Madame FELIX, M. FELIX, *dans ſon lit, les rideaux fermés*, M. THIÉBAUT, SA FILLE, ANSELME, *dans le ſallon.*

Madame FELIX.

MOnſieur, aſſeyez-vous. Mademoiſelle, voilà un ſiége.

M. THIÉBAUT.

Ah! Madame, pardonnez.... Ma viſite vous paroît peut-

peut-être indiſcrete ; mais, dans l'état où l'on m'a dit qu'étoit M. Félix, elle eſt indiſpenſable. Jugez-moi.

Madame FELIX.

Soit ; mais aſſeyez-vous l'un & l'autre.

(*Ils s'aſſeyent tous trois.*)

M. THIÉBAUT.

Je ſuis un ancien Commerçant, dont les malheurs ont renverſé la fortune, & que les fatigues & les infirmités de l'âge ont mis hors d'état de pouvoir la rétablir. J'ai ſacrifié les débris de cette fortune à l'établiſſement de deux enfans, qui eux-mêmes n'ont point été aſſez heureux pour pouvoir me ſecourir. Cette ſeule fille me reſte pour ma conſolation ; elle emploie toute ſon exiſtence à ſoutenir la mienne, elle en fait tout ſon plaiſir avec le zèle le plus tendre.

SA FILLE.

Mon pere, je ne fais que mon devoir.

M. THIÉBAUT.

Depuis dix ans, elle & moi, nous vivons d'une penſion de douze cens livres, payée exactement de la part d'un inconnu, par les mains de quelqu'un, de qui j'ai tâché en vain, juſqu'à ce jour, de ſçavoir quel eſt mon bienfaiteur. Hier, Madame, que j'ai touché les douze cens livres d'avance pour l'année, j'ai trouvé enfin la perſonne qui me paye cette penſion aſſez touchée de ma ſituation pour m'apprendre que j'étois à la veille de perdre ce bienfaiteur, inconnu juſqu'alors, dans la perſonne de M. Félix. Jugez, Madame, de mon chagrin. Ce n'eſt point l'intérêt qui m'amene, c'eſt la reconnoiſſance d'un bienfait annuel, qui a duré dix ans. Que ne puis-je lui donner le reſte de mes foibles jours, en venant le remercier de ſes bienfaits ! J'étois jadis le camarade de Collège de M. Félix, & aſſez long-tems depuis, ſon meilleur ami. Nous nous ſommes perdus de vue, il a ſçu mes malheurs, il s'eſt reſſouvenu de moi, il s'eſt caché pour m'obliger ; mais puiſqu'enfin, dans ces triſtes momens, j'ai le bonheur de connoître mon bienfaiteur, Madame, qu'il ſçache au moins, pour ma ſatisfaction, combien je ſuis pénétré de ſes bontés.

M. FELIX *ouvre son rideau.*

Il le ſçait déja, mon cher Monſieur Thiébaut. Venez, mon ami, mêler vos larmes de reconnoiſſance avec celles de ma joie. Quelle douce jouiſſance pour moi, au moment que le Ciel m'appelle à lui, d'embraſſer un infortuné que j'ai pu ſecourir!

M. THIÉBAUT *s'approche du lit, & l'embraſſe.*

Ah! Monſieur, que mon ame ne peut-elle accompagner la vôtre dans la voie du bonheur que vous allez trouver!

M. FELIX.

Ce moment qui va me conduire à l'Être ſuprême eſt celui de la vérité, tout artifice ceſſe quand notre ame devient toute divine. Je ſuis charmé que la perſonne que j'ai chargée de mon ſecret vous l'ait révélé, ſa ſage indiſcrétion me procure le plaiſir le plus pur dans votre embraſſement; tout eſt ame en moi dans cet inſtant, & ma jouiſſance eſt au-deſſus du bienfait, en vous apprenant que j'ai pourvu à l'avenir à votre ſubſiſtance, comme par le paſſé. On trouvera dans mon teſtament, que je vous aſſigne, votre vie durant, les douze cens livres d'appointement de ma Charge de Lieutenant des Chaſſes, dont le Roi, toujours bienfaiſant, m'a daigné gratifier, pour quelques petits ſervices que mon commerce a rendus à l'Etat. Mon fils a la ſurvivance de cette Charge, & je veux qu'il trouve le moyen de jouir après moi du même plaiſir que j'ai eu de vous ſecourir. C'eſt le meilleur effet, dans ma ſucceſſion, que je puiſſe lui laiſſer.

M. THIEBAUT.

Pourquoi faut-il mêler à ma joie la crainte de perdre un ami auſſi généreux & auſſi ſenſible?

M. FELIX.

Vous ne me perdez pas, mon ami; je ſerai, j'en ſuis ſûr, toujours préſent à votre mémoire. Votre ame a de la vertu, je le ſçais; & ſi les ames vertueuſes ſont ſéparées dans ce monde que je vais quitter, elles ſont faites pour ſe réunir dans ce ſéjour céleſte où je vais avoir le bonheur de paſſer avant vous. Votre ſort eſt le mien, votre eſpoir eſt le même. Que ma joie vous annonce la

vôtre. Il n'y a entre nous que quelques instans de différence. (*A sa femme.*) Ma chere femme, je vous recommande ce vieillard estimable & cette jeune personne; que rien ne leur manque ici tant qu'ils y voudront rester, donnez vos ordres pour cela. Faites-les conduire dans leur appartement. (*A M. Thiébaut & à sa fille.*) Vous vous y reposerez, mes enfans, ou vous irez prendre l'air dans mon jardin; le tableau que je vous offre vous feroit peut-être trop de peine à le voir plus long-tems.

M. THIEBAUT.

Ah! Monsieur, quelque lieu que j'habite, par-tout mon cœur sera affecté de vos bontés pour nous.

Madame FELIX *appelle.*

Anselme, restez ici, je vais remonter.

(*Elle sort avec M. Thiébaut & sa fille.*)

SCENE VI.

M. FELIX, ANSELME.

M. FELIX, *à lui-même.*

QUelle satisfaction nouvelle d'avoir chez moi, dans ce moment, l'honnête homme indigent que j'ai pu secourir! Il semble que Dieu s'intéresse & s'occupe à rendre mes derniers momens les plus doux de ma vie. Je vais donc passer, du bonheur d'avoir fait le bien, au bonheur d'en être récompensé; quel état de joie! O mort, je sens du plaisir à songer à toi; c'est toi qui inspires à l'homme les plus nobles pensées, & lui conseilles la vertu; c'est toi qui es sa libératrice, qui l'affranchis de l'esclavage des sens, le récompenses & le couronnes; tu fais naître un contentement dans mon ame, dont le sentiment est éternel, & dont la source intarissable est dans le sein de mon Créateur.

SCENE VII.

M. FELIX, SON FILS, ANSELME.

LE FILS.

LE Médecin n'étoit pas chez lui; on l'enverra, mon pere, auſſi-tôt qu'il ſera rentré.

M. FELIX.

Mon fils, je n'ai plus beſoin que des remèdes du Médecin de l'ame, & il a la bonté de ne me pas quitter un moment; il ſecourt à la fois, & ſans retard, tous ceux qui le demandent de bonne foi; ſes remèdes n'ont jamais manqué de guérir. Ainſi, quand le Médecin viendra, dites à votre mere de le remercier de ma part, & que ſi je ne veux pas le voir, c'eſt de crainte de compromettre les ſecours de ſon art, & de lui attirer mal-à-propos la réputation de n'avoir pu me ſecourir, quand c'eſt Dieu lui-même qui m'annonce le terme de mes jours.

LE FILS.

Mon pere, il ſuffit, vous ſerez obéi; cependant....

M. FELIX.

N'en parlons plus. Ne venez-vous pas de rencontrer un homme âgé & une jeune perſonne qui ſont ici?

LE FILS.

Oui, mon pere; mais je ne les ai vus que de loin, qui ſe promenoient dans le jardin.

M. FELIX.

Eh bien, mon fils, reſpectez cet homme le reſte de ſa vie; il a été pour moi un moyen d'exercer la vertu, en le ſecourant dans ſon infortune. Vous jouirez après moi de ce bonheur, je le laiſſe dans votre héritage; ce malheureux vieillard ſera votre penſionnaire, comme il a été le mien; votre mere eſt inſtruite de ce que j'ai fait pour lui.

LE FILS.

Toutes vos volontés ſont ſi reſpectables, que je n'au-

rai d'autre mérite à les ſuivre, que celui de faire mon devoir.

M. FELIX.

Je n'ai jamais voulu, mon fils, que vous montrer le chemin de la vertu; tâchez de vous y maintenir pour votre propre bonheur, & que j'aye encore cette douce ſatisfaction de mourir en penſant que je laiſſe un fils vertueux & utile aux hommes; c'eſt le moyen d'alonger ma vie de toute la vôtre : la vertu ſeule produit le vrai plaiſir digne de l'homme.

LE FILS.

Cette vérité, grace à la ſaine éducation que vous m'avez donnée, s'eſt déja préſentée plus d'une fois à mon eſprit dans des momens de diſſipation qui m'étoient à charge, & alloient juſqu'à répandre un certain chagrin dans mon ame.

M. FELIX.

Eh bien, ſi dans le cours de ta vie, des chagrins plus motivés s'emparent jamais de toi, apprends, par ce premier avis, qu'en vain tu chercheras à les diſſiper dans des aſſemblées profanes, ou dans de bruyans concerts; crois-moi, tous les plaiſirs qu'offre le monde ſont de mauvais conſolateurs; je vais t'en indiquer de plus ſûrs. Sens-tu la triſteſſe s'emparer de toi? Rapporte toutes tes idées à une vérité importante; enchaîne une paſſion, fais une action généreuſe, éclaire l'ignorant, ramène le ſourire ſur les levres d'un malheureux; ou bien, ſur l'aîle de l'Eſpérance, élance-toi dans l'Eternité vers l'Auteur de la Nature, & ſaiſis Dieu par la penſée; bientôt la mélancolie ſe diſſipera, & tes eſprits ranimés reprendront toutes leurs forces.

LE FILS.

Que ne puis-je toute ma vie vous avoir pour témoin du deſir que j'ai de profiter de vos ſages conſeils!

M. FELIX.

Tu vas bientôt me fermer les yeux, mais que ce ſoit ſans te chagriner. Songe, pour triompher comme moi de ce moment, que ce ſera le premier de mon bonheur, & d'un bonheur éternel. Tu m'aimes, réjouis-toi donc de me voir l'ame débarraſſée de ces lambeaux ſouffrans

de mon exiſtence mortelle ; ils ne ſont déja plus à moi, ils ſont à la terre qui les demande, & mon ame eſt déja impatiente de n'avoir plus rien de commun avec ces triſtes débris d'un corps qui n'étant plus fait pour la ſervir, n'eſt plus fait pour la gêner.

LE FILS.

Oh ! mon pere, votre fermeté a paſſé dans mon cœur ; elle m'anime du feu de votre ame : ce ſang qui coule dans mes veines eſt le vôtre, & il eſt digne de vous. Oui, perſuadé de votre bonheur, je partage votre joie, & je brûle du deſir d'en aller jouir avec vous dans le ſein de l'Être ſuprême. Ah ! ſi ma vie, dans l'inſtant écoulée, pouvoit finir avec la vôtre, & qu'enſemble dans le même moment.... Ah ! Ciel.

M. FELIX.

C'eſt demander la récompenſe, ſans l'avoir méritée. J'ai rempli ma carriere de mon mieux, je ſuis à la fin de mon travail ; c'eſt à vous, mon fils, à en faire autant, & mieux encore, ſi vous le pouvez. Au reſte, j'ai lu dans votre cœur ce que j'y voulois lire, je ſuis content de vous. Une ſeule ſatisfaction, qui me manque à votre égard, eſt celle de vous laiſſer uni par des liens ſacrés à une compagne vertueuſe, & capable de vous ſeconder dans les heureuſes diſpoſitions où je vais vous laiſſer ; je crains, dans le choix que vous aurez à faire de cette compagne, qu'on ne vous trompe, ou que vous ne vous trompiez vous-même....

LE FILS.

Si ma deſtinée me réſervoit à cette jeune perſonne dont je vous ai parlé, vous n'auriez plus rien à craindre.

M. FELIX.

Peut-être. Je n'en peux juger que ſur votre récit, & l'on eſt, à votre âge, ſi ſuſceptible de prévention & d'aveuglement.... Mais l'idée de votre Liſe m'ouvre les yeux, il ſemble qu'elle me parle pour vous en faveur de la jeune perſonne qui vient d'arriver ici. Comme cette Liſe, elle eſt ſans fortune, elle a de la vertu. Peut-être le Ciel nous l'envoie-t-il pour votre bonheur & pour le mien. Elle eſt d'une famille honnête ; c'eſt la fille de mon ancien ami. Il eſt pauvre ; mais je vous l'ai déja dit, vous êtes aſſez

riche pour n'avoir à demander de dot que des vertus. Voyez cette jeune perſonne, & dites-moi au vrai l'impreſſion qu'elle fera ſur vous.

LE FILS.

Je vais vous obéir; mais je le ſens d'avance, elle n'en fera aucune. Ce n'eſt pas Liſe, & je ne pourrai jamais diſpoſer de mon cœur pour une autre, que quand je n'aurai aucun eſpoir de pouvoir l'obtenir.

M. FELIX.

Il faut donc que je renonce au plaiſir que j'aurois de connoître, avant de mourir.... la femme....la moitié de mon fils....

SCENE VIII.

M. FELIX, Madame FELIX, LE FILS, ANSELME.

Madame FELIX.

JE viens d'établir nos bonnes gens, ils avoient beſoin de prendre quelque nourriture, & pendant qu'ils ſont à table, je viens vous voir.... mon cher ami....

M. FELIX.

Mon fils, allez leur tenir compagnie, & ſongez à ce que je vous ai dit.

(*Le fils ſort.*)

SCENE IX.

M. FELIX, Madame FELIX, ANSELME.

M. FELIX.

EH bien, ce pauvre M. Thiébaut ne vous a-t-il pas paru intéreſſant?

Madame FELIX.

A ſes diſcours on reconnoît l'homme le plus reſpecta-

ble, & le plus fait pour inſpirer des ſentimens d'humanité.

M. FELIX.

Et ſa fille?

Madame FELIX.

Sa fille eſt charmante : l'honnêteté, la douceur de ſon caractere, ſa tendreſſe, ſes ſoins pour ſon pere, tout en elle m'a intéreſſé ; c'eſt l'aſſemblage de toutes les graces & de toutes les vertus.

M. FELIX.

Ah ! ſi le Ciel vouloit la montrer aux yeux de mon fils telle que vous venez de la voir, il oublieroit ſa Liſe, dont il eſt toujours affecté, & je mourrois plus content.

Madame FELIX.

Comment?

M. FELIX.

L'homme le plus réſigné aux volontés du Ciel, le plus ardent à poſſéder le bonheur ſuprême, trouve encore, malgré lui, dans ſon cœur, des vœux à faire pour ce monde, au moment où il le quitte. Si ces vœux ne ſont pas pour lui, ils ſont pour les perſonnes qu'il y laiſſe, & auxquelles il eſt attaché. Je vais quitter mon fils ſans qu'il ſoit marié, & j'emporte avec moi la crainte qu'un mauvais choix, dans cette union, ne faſſe le chagrin de ſa vie. Quel contentement n'aurois-je pas de le voir, ſur le bord de mon tombeau, donner la main à une perſonne ſage & vertueuſe, & tous deux, en fermant mes paupieres, m'aſſurer de leur bonheur dans l'avenir! Le Ciel m'envoie, ſans doute, ce dernier deſir, pour me convaincre que jamais ici bas ils ne peuvent être tous remplis, & que Dieu ſeul peut donner à l'ame cette plénitude de bonheur ignorée ſur la terre.

Madame FELIX.

Votre deſir eſt d'un bon pere. Effectivement, ſi notre fils pouvoit prendre pour la fille de M. Thiébaut tous les ſentimens qu'elle mérite d'inſpirer, malgré ſon défaut de fortune, ce ſeroit encore un bien doux moment pour vous de préſider à cette alliance.

M. FELIX.

Hélas! le défaut de fortune de cette jeune perſonne ajouteroit

ajouteroit au plaiſir que j'aurois de nous l'attacher ; je la ſauverois par là des écueils contre leſquels la miſere fait échouer la beauté vertueuſe, & je ferois le bonheur de mon fils.... Mais je fais ſur cela de vains ſouhaits.... Il s'eſt expliqué : cette malheureuſe Liſe....

SCENE X.

M. FELIX, Madame FELIX, LE FILS.

LE FILS.

AH! mon pere, ah! Madame, mon bonheur eſt entre vos mains : c'eſt Liſe.... c'eſt Liſe elle-même....

M. FELIX.

Que voulez-vous dire ?

LE FILS.

Cette jeune perſonne... la fille de ce reſpectable veillard, qui eſt ici avec elle, c'eſt cette Liſe dont je vous ai parlé ; ce M. Thiébaut n'eſt autre que M. Cauber, il vient de m'apprendre qu'il a pris ce nom pour échapper à des pourſuites injuſtes & cruelles, qui, ſans ce moyen, lui auroient fait perdre la liberté.

M. FELIX.

Que cette nouvelle répand de joie dans mon cœur ! Mon exiſtence ſe ranime, pour me donner le temps de contenter vos vœux & les miens ; les plaiſirs les plus purs de la terre ſe réuniſſent dans mon ame avec les plaiſirs céleſtes qu'elle apperçoit déja...

LE FILS, *troublé de joie.*

Oui, mon pere, tenez, les voilà tous deux prêts à vous atteſter la vérité que je vous annonce.

SCENE XI.

M. FELIX, Madame FELIX, LEUR FILS, M. THIÉBAUT, LISE, ANSELME.

M. THIÉBAUT, *à M. Félix.*

MOnſieur, vous êtes ſans doute inſtruit de la paſſion que votre fils a pour ma fille, de la façon dont il nous a connus ?

M. FELIX.

Oui, mon cher Monſieur, je ſçais tout.

M. THIÉBAUT.

Eh bien, Monſieur, ſi vous avez quelque idée de ma probité, gardez-vous d'imaginer que j'aie contribué en rien à vous enlever, par la conduite de ma fille & la mienne avec votre fils, les droits de diſpoſer de ſa main à votre volonté. Ma fille eſt ſans fortune, elle n'eſt pas pour lui. J'ai interdit ma maiſon à votre fils, avant de ſçavoir qu'il étoit le fils de mon bienfaiteur, jugez maintenant que je le ſçais, combien je m'oppoſerai à une paſſion que la diſproportion de fortune rejette avec raiſon. Aidez-moi, Monſieur, de toute votre autorité ſur votre fils, pour détruire ce penchant, & je vous réponds de la ſoumiſſion de ma fille à la mienne.

M. FELIX.

Détruire ce penchant, mon ami ! au contraire, je vous invite de tout mon cœur à conſentir au bonheur de ces deux enfans, il va faire le mien & le vôtre. Oui, vertueuſe Liſe, devenez ma fille dès ce jour ; que le flambeau de votre hymen vienne éclairer mon ame, pour la conduire plus joyeuſe au ſéjour céleſte qui m'attend.

M. THIÉBAUT.

Quoi ! Monſieur... vous conſentiriez...

LE FILS.

Mon pere... la reconnoiſſance que j'ai de vos bontés... votre état... Ah ! Ciel, mon ame ne peut ſuffire à tout ce que je ſens.

LISE, *baise la main de M. Félix.*

Ah ! Monsieur...

M. FELIX.

La vivacité de ma joie donne une commotion si forte à mes sens affoiblis, que je pourrois succomber. Allez avertir M. le Curé, & le prier de célébrer promptement les saints préliminaires de l'union de ces deux époux.

(*A Madame Félix.*)

Le repas des vingt Vieillards que vous avez fait préparer, ma chere amie, servira de festin à ces heureuses fiançailles. Quel doux moment m'est encore réservé de réunir à ma table, & sous mes yeux, un nombre de convives aussi intéressans, qui m'aiment & me bénissent, & que ce repas si touchant devienne celui de la noce de mon fils !

(*Ils sortent tous. Anselme reste dans la chambre de M. Félix.*)

SCENE XII.

M. FELIX, ANSELME.

M. FELIX.

APrès un évènement si inattendu, non ; je ne puis désespérer d'être heureux... Dieu... O mon ame ! réjouis-toi en lui ; nature, rends-lui grace ; Dieu peut tout..... & Dieu est l'ami de l'homme. Employons à le remercier les instans qui me restent, & goûtons encore la vie en songeant à la mort, c'est le moyen de vivre & de mourir en paix...

(*Il ferme son rideau, & Anselme range la chambre sans bruit.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M. FELIX, ANSELME.

ANSELME *approche du lit, avec un pot de gelée & une cuillière... Il leve doucement le rideau.*

MOnsieur, pardonnez, mais je suis inquiet; il y a si long-temps que vous n'avez rien pris; je vais vous donner un peu de gelée.

M. FELIX.

Oui, Anselme, mon bon Anselme; mais... soutiens-moi pour la prendre. (*Après que M. Félix a pris de la gelée, il dit:*) Crois-tu que ma femme ait donné tous les ordres qu'il faut pour que le repas de mes pauvres vieillards soit prêt au retour des fiançailles de mon fils?

ANSELME.

Oui, Monsieur, les soins de Madame ont pourvu à tout. Elle a fait disposer une table de trente couverts, ce sont tous les apprêts d'une véritable noce; mais, hélas! dans quel moment!

M. FELIX.

Mon cher Anselme, dans le moment le plus beau de ma vie; dans le moment où je vais me joindre à mon Dieu, à l'Auteur de mon être; enfin, dans le moment de ma joie.... Mais puis-je espérer que tous les convives de ce festin, où mon ame sera présente, auront assez de raison pour partager cette joie, loin de s'attrister de mon état?

ANSELME.

Ah! Monsieur, que me demandez-vous?

M. FELIX.

Je t'entends. Quoi, je ne pourrai pas obtenir de ma femme, de mon fils, de mes amis, que mon jour de bonheur, de gloire, de triomphe, ne ſoit pas pour eux un jour de mortification, de larmes & de regrets? Que les hommes ſont aveugles & inconſéquens! Mon cher Anſelme, tu aimes ton Maître; ſois plus ferme qu'eux tous: réjouis-toi avec lui; il va être heureux à jamais.

ANSELME.

Oui, je le penſe comme vous, j'en ſuis sûr; je me le dis, à chaque inſtant, pour vous paroître tel que vous voulez que nous ſoyons tous; mais, malgré moi...

(*Il verſe des larmes.*)

M. FELIX.

Eſſuie tes larmes, & écoute-moi. Tu es né homme, Anſelme, & en cette qualité tu aurois dû vivre toujours libre; tu as été eſclave toute ta vie; la vieilleſſe t'annonce déja que tu approches du port où je vais entrer; je veux, au moins, que tu puiſſes y arriver libre: je t'ai fait, par mon teſtament, une penſion de ſix cens livres, qui te ſera payée d'avance, à condition que tu ne ſerviras plus perſonne; jouis du reſte de ta vie en pratiquant la vertu, ne cherche point à connoître plus que l'homme ne peut; il ne faut point de ſcience pour adorer ſon Dieu, ni d'étude pour le trouver: ſois vertueux, voilà le plus court chemin vers la Divinité; l'humble amour pénètre où la raiſon ſuperbe ne peut atteindre, & va frapper droit à la porte des Cieux.

ANSELME.

Ma reconnoiſſance.... & ma douleur.... ô mon bon Maître.... je ne ſçaurois parler... mais.... j'entends quelqu'un...

SCENE II.

M. FELIX, ANSELME, UN VIEILLARD.

LE VIEILLARD, *à Anſelme.*

SI cela ſe peut, je voudrois voir... parler un inſtant à M. Félix... On dit qu'il a la bonté de recevoir tous ceux qui s'intéreſſent à lui, & perſonne plus que moi...

M. FELIX.

Approchez, mon cher ami; qu'y a-t-il pour votre ſervice?

LE VIEILLARD.

Mon vénérable Monſieur, pardonnez... Je ſuis le plus âgé des pauvres Laboureurs que vos bontés ſecourent annuellement; ils craignent tous de vous perdre, & que les ſentimens de leur reconnoiſſance n'arrivent pas juſqu'à vous; ils m'ont chargé de venir vous les préſenter. Ces vingt perſonnes, objets de votre bienfaiſance, vous offrent, par ma bouche, leurs vœux & leurs regrets.

M. FELIX.

Où ſont-ils, mes bons amis?

LE VIEILLARD.

Ils ſont tous en bas, pour célébrer ce jour où tous les ans vous les aſſembliez à un feſtin ſi ſatisfaiſant pour eux quand vous y préſidiez; mais ce même jour eſt devenu un jour de ſoupirs & de larmes. Comment vos bontés, dans l'état où vous êtes, peuvent-elles aller juſqu'à vouloir leur en faire encore un jour de réjouiſſance & de plaiſirs?

M. FELIX.

Ce n'eſt point par bonté que j'ai donné des ordres pour que ma ſituation ne changeât rien à cette fête: c'eſt pour avoir moi-même le plaiſir d'en jouir encore une fois; vous m'aimez tous, vous me l'aſſurez?

LE VIELLARD.

Ah! Monſieur, ſi nous vous perdons, chacun de nous croira perdre un pere & un ami.

M. FELIX.

Eh bien ! dites-leur à tous que j'accepte de toute mon ame les vœux qu'ils font pour moi, mais que je les dispense de leurs regrets. J'ai pourvu à ce que le peu de bien que je leur ai fait subsiste toute leur vie, & passe à leurs successeurs. Je les précède de quelques jours dans la voie du Ciel ; j'existerai dans leur mémoire, ils ne sortiront pas de la mienne ; & s'ils pensent raisonnablement sur le peu que je quitte, & le bonheur qui m'attend, ils ne regretteront plus rien pour moi que les instans qui le retardent. Réjouissez-vous donc aujourd'hui plus que jamais, je vous en prie, au festin que je vous ai fait préparer : pour y ajouter une raison de plaisir de plus, il doit servir aux fiançailles de mon fils ; quelle satisfaction pour moi de lui apprendre à vous connoître, à vous respecter, & à remplir dignement ma place parmi vous !

LE VIEILLARD.

Je crains de vous importuner ; je vais rendre de mon mieux, à mes camarades, la bonté avec laquelle vous m'avez reçu : mais, malgré vos intentions, j'ai bien peur que le récit fidèle que je vais leur en faire ne fasse qu'augmenter leur chagrin.

M. FELIX.

Allez, mon cher ami ; s'ils réfléchissent un peu, ils feront peut-être plus raisonnables que vous ne pensez.

LE VIEILLARD.

Monsieur, voilà Madame, & Monsieur votre fils.

M. FELIX.

Ah ! tant mieux, mon bon ami, restez ici un instant, je veux vous présenter à eux, comme le député le plus respectable que j'aie jamais connu.

SCENE III.

M. FELIX, Madame FELIX, LE FILS, M. THIÉBAUT, LISE, LE VIELLARD, ANSELME.

M. FELIX.

EH bien, mes enfans, les préliminaires du mariage de mon fils ſont-ils conſommés?

LE FILS, *à genoux près du lit.*

Oui, mon pere: mon bonheur eſt décidé maintenant, ſi le Ciel m'accorde celui de vous en voir jouir.

LISE, *inclinée près du lit.*

Ah! Monſieur, que ne vous dois-je pas!

M. FELIX.

Je jouis de ce bonheur dans l'avenir dès que je vous vois unis tous deux par un ſentiment réciproque d'amour & de vertu; mais, mon fils, un plus grand bonheur m'appelle, je ſouhaiterois que vous en fiſſiez, comme moi, la différence; elle eſt maintenant au-deſſus de vos forces, le temps vous la fera faire. Quant à moi, je ſuis content: cette heureuſe union, que la Providence ſemble avoir réglée pour mon repos, me fait ſentir qu'elle m'ouvre la tombe, en jettant des fleurs ſur le chemin qui m'y conduit. Tout me rit en ce jour, il ſera peut-être le dernier de ma vie, & la Bonté divine fait tout concourir pour qu'il ſoit le plus heureux.

(*Il indique le Vieillard.*)

Je vous préſente, mon fils, & à vous, ma femme, le plus ancien des Laboureurs indigens qui m'offrent aujourd'hui l'occaſion d'une fête ſi intéreſſante pour moi, puiſque j'y joins vos heureuſes fiançailles.

(*Il prend la main de ſon fils.*)

Mon cher ami, dans ce feſtin, compoſé de vingt Vieillards malheureux & eſtimables, ſi vous voyez les choſes comme on les voit dans le monde, vous ne trouverez pas les agrémens d'une noce enjouée & livrée aux plaiſirs des ſens; mais ſi votre ame eſt ouverte à l'humanité,

nité, croyez-moi, vous y trouverez un plaisir plus satisfaisant : c'est celui de présider à un repas où tous les Convives porteront dans leurs cœurs les sentimens de la plus saine reconnoissance.

(*A sa femme.*)

Ma femme, tout est-il prêt?

Madame FELIX.

Oui, mon ami ; mais comment voulez-vous que nous fassions un moment agréable, de celui où la plus cruelle inquiétude...

M. FELIX.

Pendant ce repas, si vous m'aimez tous, vous songerez que, tant que je pourrai exister, mon ame sera au milieu de vous ; & si Dieu en dispose, elle sera avec lui. Réfléchissez, mes enfans, & vous sentirez que j'occupe seul entre vous tous la place la plus heureuse ; ne gémissez donc point sur mon sort, & que votre raison prenne sur la nature, ou plutôt sur vos foibles préjugés, assez d'empire pour ne point vous chagriner de me voir prêt à quitter la vie. O vous tous que j'aime, & que je vais laisser en butte à tous les maux qui environnent cette vie, c'est à moi à vous plaindre & à pleurer sur votre sort, & non pas à vous à pleurer sur le mien.

(*Tout le monde passe de la chambre dans le sallon pour descendre. Anselme reste seul dans la chambre.*)

SCENE IV.

Dans le sallon.

Madame FELIX, SON FILS, M. THIEBAUT, LISE, LE VIEILLARD, M. LE CURÉ.

M. LE CURÉ.

OU allez-vous donc tous ? il y a-t-il quelque chose de nouveau ?

Madame FELIX.

Non, Monsieur ; mais M. Félix veut absolument que

nous le laissions pour aller nous rassembler tous au repas des Vieillards : comme il sert aux fiançailles de mon fils, il veut que nous y portions la joie & le plaisir. Ah ! Monsieur, dans son état ! quel contraste ! Par grace, mon cher Pasteur, restez auprès de lui tout le tems que nous sommes forcés de le quitter.

M. LE CURÉ.

Madame, il m'a prévenu de cet arrangement, & je venois dans cette intention. Soyez tranquille, je ne le quitterai pas que vous ne remontiez; & s'il arrive quelque chose, je vous ferai promptement avertir par Anselme.

Madame FELIX.

Je me repose entièrement sur vous.

(*Ils descendent tous, & M. le Curé passe dans la Chambre à coucher.*)

SCENE V.

Dans la Chambre à coucher.

M. FELIX, M. LE CURÉ, ANSELME.

M. FELIX.

AH ! c'est vous, mon respectable ami ; j'ai bien du plaisir à vous voir : mais vous êtes du nombre des Convives ; de grace, allez occuper la place qui vous est dûe ; votre présence rendra la dignité de la fête plus complette.

M. LE CURÉ.

Je vous prie de m'en dispenser. Je ne suis venu dans ce moment que pour vous ; & jusqu'à ce que toutes les personnes qui vous sont les plus chères reviennent, souffrez que je jouisse du bonheur de converser avec vous.

M. FELIX.

Eh bien, mon cher Pasteur, puisque vous le voulez, mon cœur va s'épancher dans le vôtre. L'instant appro-

che, je touche à l'immortalité : mes sens affoiblis n'ont plus assez de ressorts pour soutenir les facultés de mon ame, & je m'apperçois que, par une faveur singulière, sa force augmente à proportion de leur foiblesse.

M. LE CURÉ.

Cette faveur vous est dûe, vous avez toujours porté vos regards au-delà de l'horison des sens : soumis dans votre espérance, & prévoyant l'avenir sans alarmes, vous achevez en vous l'image de Dieu, & votre résignation finit les grands traits que la Nature avoit commencés.

M. FELIX.

Si vous sçaviez, Monsieur, quelle volupté pure je goûte dans les hommages que je rends au Dieu qui m'a créé, avec quel doux transport mon cœur s'élance vers lui ; dans ces instans où la prière m'introduit dans les Cieux, où l'Eternel m'écoute, seul avec mon Dieu, recueilli dans une paix aussi profonde que celle du tombeau qui m'attend, les yeux attachés sur mon ame, je concentre mes réflexions sur le seul objet digne d'elle ; à ce foyer brûlant de mes pensées, le feu du sentiment s'allume & m'embrase, un plaisir pur & divin se répand dans tout mon être. Dans ces momens, il semble que mon foible corps n'existe plus, mon ame seule m'anime ; quelle preuve de son immortalité !

M. LE CURÉ.

Ah ! que ne puis-je, en traits de flamme, graver dans mon cœur & dans ma mémoire vos sublimes réflexions, pour en aider ceux que je trouve tous les jours dans votre situation ! La plupart sont abattus, découragés & anéantis par la crainte & les remords : dans cette journée où il faut combattre, l'homme vertueux même voit quelquefois son front encore timide se couvrir de nuages.

M. FELIX.

Oui, mais ces nuages ne sont que passer ; lui seul peut dire j'existe, & lui seul peut s'applaudir d'exister. Hier, le cours glorieux de sa vie étoit rempli, la mesure de ses jours étoit comblée, la mort pouvoit se présenter, elle eût été bien reçue... Un jour est ajouté, il goûte encore la vie avec la même douceur, ou la supporte avec la

même fermeté; voilà, mon cher Pasteur, le modèle que je tâche d'imiter, dans le peu d'instans qui me restent.

M. LE CURÉ.

Je vous admire. La mort! Ce mot effrayant pour les ames vulgaires & trop attachées au néant de la vie, vous le prononcez, dans cet instant critique, avec une sérénité qui prouve bien la paix de votre ame.

M. FELIX.

Que de tems cette ame a été morte sur la terre! elle va vivre pour jamais, & n'aura plus rien de commun avec la mort; c'est alors que Dieu se fait connoître l'ami de l'homme, en finissant ses peines, & en décidant son bonheur. Heureux le jour qui dissipe les ténèbres où nous sommes plongés, & brise nos chaînes en nous transportant auprès du Thrône & sous les yeux du Pere universel. Cette espérance fait au sage un devoir de la joie. Homme de bien, leve ce front abattu, ta tristesse outrage ton Créateur; vois tomber la barrière qui s'élevoit entre l'homme & l'immortalité; vois sortir des ruines hideuses du tombeau le Trône éclatant où tu dois monter, & apprends à desirer la mort comme l'unique chemin à l'état qui devroit seul s'appeller la vie.

M. LE CURÉ.

Que ces idées sont grandes & lumineuses! Tous capables de les former, comment notre ame si vaste peut-elle se comprimer, se rétrécir jusqu'à la petitesse de cette terre, de ce point imperceptible, où nous ne faisons que languir? Une seule de nos pensées embrasse & parcourt tout l'espace qui est entre le néant & Dieu, & un atôme nous remplit! Nous sommes immortels, & un moment de vie borne & satisfait nos desirs!

M. FELIX.

L'homme fut formé pour un bonheur infini; mais ce bonheur n'est fait que pour une ame grande dans ses desirs & dans ses vues: tout ce qui est petit & vil nous rapproche du mal & de la peine, en nous éloignant de la vertu; elle ne peut entrer dans un cœur étroit; le vice n'est qu'un défaut de capacité dans l'ame, d'étendue dans la pensée. Des brillantes hauteurs de ta demeure

éternelle, daignes, ô mon Dieu, au travers de cet eſpace immenſe, de ces ordres divers de natures inconnues, daignes regarder d'un œil de pitié, ou, pour dire plus, de l'œil d'un Dieu, cette foible parcelle de pouſſière, que tu fais encore reſpirer; pardonnes-lui ſes crimes, pardonnes-lui juſqu'à ſes vertus, qui ne ſont ſouvent que des fautes plus légères. Bientôt les yeux que j'ouvre encore ne verront plus le Soleil, ne me les ferme pas ſans m'avoir annoncé, par un regard de ta clémence, ma grace & le bonheur. L'ame humaine s'agite en vain dans ſes maux, ſe tourne & ſe retourne en vain dans tous les ſens, elle ne peut trouver de repos qu'en Dieu. Que ma tombe, ſervant d'organe à la mort, annonce cette vérité à tous les mortels. Ah! mon cher Curé, mon heure eſt venue, mon foible corps ne peut plus ſupporter ces vifs élans que mon ame ſe donne pour s'en débarraſſer. Anſelme, faites venir ma femme & mon fils pour que je meure entre leurs bras.

(*Anſelme ſort avec précipitation.*)

SCENE VI.

M. FELIX, M. LE CURÉ.

M. FELIX, *d'une voix foible.*

OH! mon ame, que l'eſpérance entretienne ta joie! Echappée de ta priſon, & dégagée des liens de la terre, tu vas reſpirer librement, t'étendre, donner carrière à toutes tes facultés, & ſaiſir la vraie grandeur, ſans craindre d'être déçue par l'illuſion.

SCENE VII.

M. FELIX, Madame FELIX, LE FILS, LISE, M. THIÉBAUT, ANSELME, *tous entrent dans la chambre à coucher.*

(*Toutes les perſonnes qui ſont dans la maiſon s'aſſemblent dans le ſallon, & y reſtent.*)

M. FELIX.

APprochez, mes enfans, & vous ma femme. Je ſens que le Ciel ne me laiſſe plus que quelques momens à être parmi vous. Mon fils, & vous, qui êtes devenue ma fille ſur le bord de ma tombe, pour m'y faire deſcendre plus tranquillement ; par cette tendreſſe qui m'anime encore, par cet amour filial que le Ciel vous ordonne & vous inſpire, par tout ce qui peut intéreſſer votre ame dans un moment où la mienne ne ſemble plus s'arrêter ici bas que pour vous éclairer ; je vous en conjure, ſoyez vertueux.

LE FILS.

Ah ! mon pere.

LISE.

Le meilleur & le plus reſpectable des humains.

M. FELIX, *à ſa femme.*

Ma chere amie, je vais vous précéder dans la voie du bonheur ; partagez avec moi cette joie céleſte, qui me fait ſentir déja les douceurs d'une nouvelle vie. Que ma mémoire vous ſoit chere, aimez toujours nos enfans.

Madame FELIX.

Quel moment ! ô mon Dieu ! Que n'eſt-il celui de mon dernier ſoupir !

M. FELIX.

J'ai rempli ma tâche, commence la tienne, mon fils : le monde attend de toi que tu prennes ma place par une conduite qui ne deshonore pas la mémoire de ton pere.

Si le Ciel te donne des enfans, ſonge que l'exemple influe puiſſamment ſur tous les hommes, mais ſur-tout celui d'un pere ſur ſon fils ; que la tendreſſe, dans ce moment, peigne à ton cœur ton enfant recevant ton ame dans ſon ſein, comme tu vas recevoir la mienne ; auteur de ſes jours, ne le force pas à te maudire de lui avoir donné l'être, & ne deviens pas l'artiſan dénaturé de ſon malheur & du tien ; c'eſt ton ami qui t'en conjure, ton bonheur eſt la dernière grace qu'il demande à ton Dieu & au mien, d'une voix affoiblie & mourante, mais avec un deſir brûlant.

LE FILS.

Oui, mon pere, vos vœux ſeront exaucés ; j'en jure par votre ame, dont toutes les vertus viennent échauffer la mienne.

M. FELIX, *d'une voix éteinte.*

Adieu, mon cher Thiébaut, reſſouvenez-vous de moi. Embraſſez-moi, ma femme, & vous, mon fils ; c'en eſt fait, je finis, mon être ſe diviſe : le zèle de la gloire de mon Créateur m'animoit ; mais, après la longue fatigue du vol élevé que j'ai ſoutenu, mon imagination s'eteint, mes forces m'abandonnent, mes eſprits ſont glacés... O mon Dieu, reçois mon ame dans le ſein de ta bonté & de ta miſéricorde... Je meurs...

LE FILS.

O mon pere !... il n'eſt plus.

Madame FELIX, *panchée ſur ſon mari mort.*

Mon cher Félix ! puis-je trop pleurer ta perte ? Dois-je craindre d'être trop ſenſible, & de me livrer à toute ma douleur ?

LE FILS, *en larmes.*

Je l'ai beaucoup reſpecté, encore plus aimé.... Ah ! Ciel, je ne connois bien tout ce que je perds qu'en le voyant mourir.

M. THIÉBAUT.

C'eſt en s'éloignant de nos yeux, c'eſt en volant à l'immortalité, que ſon ame a déployé toute ſa richeſſe, & tout l'éclat de ſes vertus.

SCENE VIII, & dernière.

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENS, *& toutes les personnes qui étoient dans le sallon, & qui entrent dans la chambre à coucher.*

M. LE CURÉ *approche du lit, & regarde M. Félix mort.*

OH! l'être le plus respectable de l'humanité, homme vraiment digne d'être immortel, quelle fin heureuse! quels rayons de lumière l'environnent!

(*Il s'adresse à tout le monde.*)

O vous qui aviez part aux bontés de son ame, venez tous pour vous instruire & vous consoler, venez apprendre à vivre & à mourir. Quel tableau touchant que l'homme vertueux dans ce moment! Approchez avec respect de ce lit où il repose; que croyez-vous y voir? Un lit de mort? non, c'est un lit de triomphe; voyez sa gloire, voyez l'homme s'immortaliser: la chambre où l'homme de bien se retire, pour consommer sa vie & ses destins, est un sanctuaire dont la porte ouvre dans les Cieux. C'est ici que le flambeau de la vérité luit dans tout son éclat, la vertu seule a de la majesté jusques dans les bras de la mort. Au milieu des vains combats de la nature expirante, quels rayons de joie se mêloient sur son visage aux ombres du trépas! quel calme! quelle paix! Est-ce là l'homme, cet être foible & mortel? Non, il avoit déja franchi les bornes de l'humanité, l'Éternel le soutenoit mourant, & lui communiquoit sa gloire. L'instant fatal arrive, cet homme vertueux, grand dans sa ruine d'une grandeur sans effort, ne cède pas, il donne son ame sublime, & termine paisiblement avec la destinée. Regardez-le de plus près, toujours calme & serein dans une majesté tranquille, il semble encore lever, au-dessus des ombres de la mort, sa tête éclatante, la paix de son ame se peint dans tous ses traits, l'espérance étincelle sur son front auguste; la destruction le pare, le couronne de lumière, & le présente immortel à l'Etre suprême. O vous tous, qui jouissez de ce touchant spectacle, croyez à la vertu; croyez qu'il est un Dieu qui l'inspire, qui l'honore, & qui la récompense.

Lu & approuvé, ce 17 Septembre 1770. CRÉBILLON.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY